

CHAPITRE PREMIER

Lé 12 septembre 1876. — Léopold II, roi des Belges. — Le Congrès de géographie. — Fondation de l'Association internationale africaine. — Aperçu des récents voyages de Cameron et de Stanley. — La première expédition belge. — Mort de Crespel et de Maes. — Cambier. — La journée de Mvoméro. — Ouyoui. — L'Ounyanyembé.

QUAND un jour les historiens relateront les travaux et les découvertes dont l'Afrique centrale a été le théâtre depuis un quart de siècle, ils s'arrêteront étonnés devant l'année 1876 ; ils l'appelleront la grande année africaine, la genèse de la civilisation noire, car elle aura marqué d'un pas de géant la marche de l'humanité à travers le pays des nègres.

Jusqu'à ce moment-là, que d'épopées héroïques pourtant ! que d'intré-

pides voyageurs et de sublimes martyrs! que de généreux efforts! que de savantes découvertes! Burton, Speke et Grant, Cameron, Nachtigall, Baker, Schweinfurth, Rohlfs, Stanley, et avant eux le grand Livingstone, Barth, Vogel, René Caillié, Baikie, Clapperton, Landner, Mungo-Park et tant d'autres dont la Renommée a inscrit les noms au Livre d'or de ses gloires les plus pures et les plus illustres!

Oui, derrière ces noms retentissants, il y a tout un passé prodigieux: ces hommes ont transporté en Afrique l'arbre de la civilisation; ils ont fait mieux, ils ont excité en Europe une noble émulation; c'est à eux que nous devons ces aspirations, cette ardeur, cet élan, qui nous entraînent vers les grands voyages. Ils ont été nos aînés dans la carrière du dévouement, dans la lutte contre l'inconnu.

Honneur à eux!

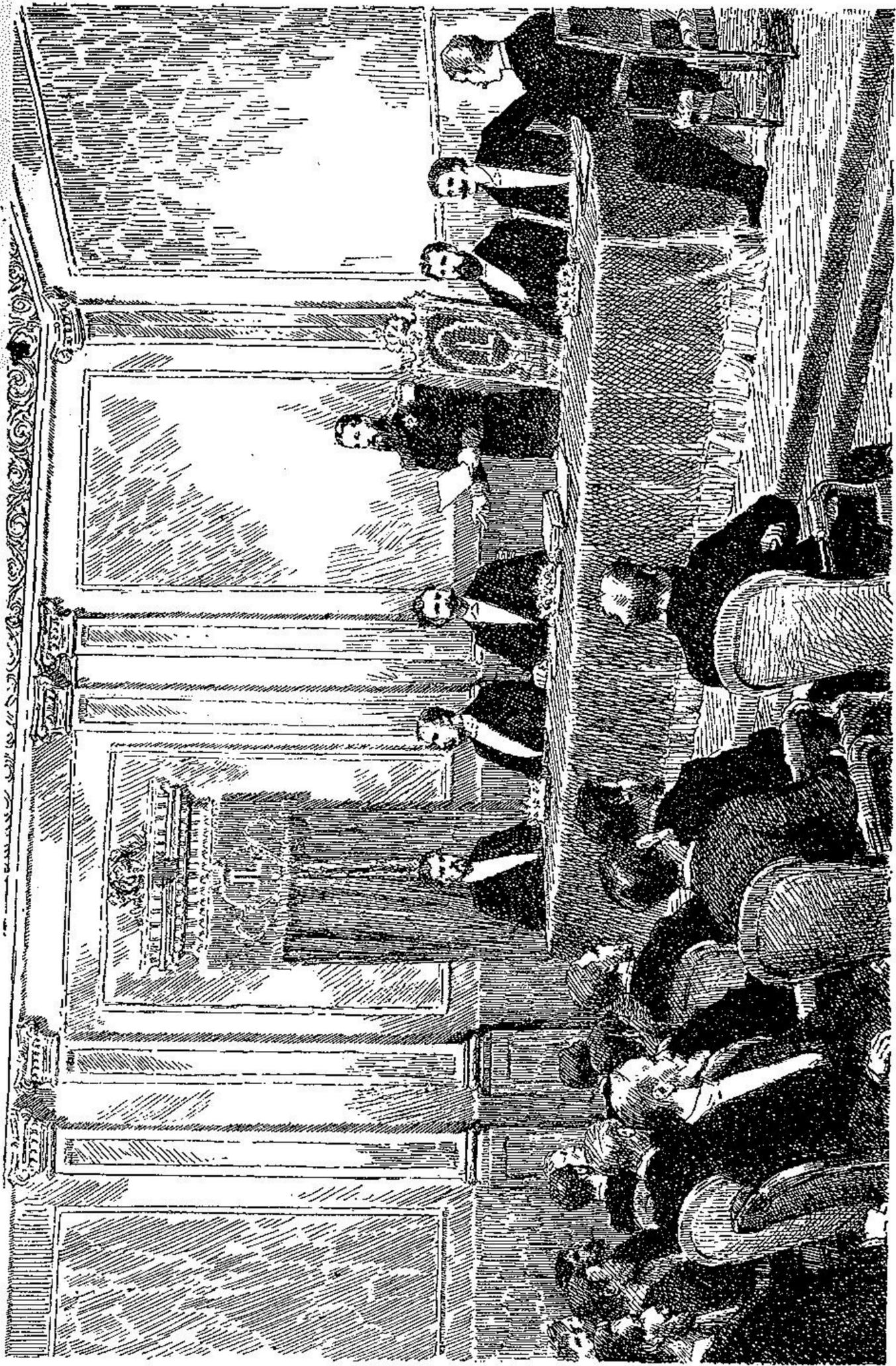
Mais à côté de la noblesse des sentiments et de la grandeur du courage, il est une condition essentielle au succès final: c'est l'union dans l'action, l'unité dans le but.

Grouper ces efforts isolés, réunir en un faisceau tant d'éléments divers, diriger vers un même point tous ces coups de pioche, c'était là une idée à la fois grandiose et téméraire: pour la rêver, il fallait un homme de bien; pour y travailler, il fallait un homme puissant; pour la réaliser, il fallait un homme persévérant; le ciel voulut que l'on trouvât un Roi.

Oui, arrivés à la grande année africaine 1876, devant le berceau de l'œuvre humanitaire qui prit naissance dans un palais, en face de son exécution hardie et de son succès éclatant, les historiens salueront avec admiration le chef auguste qui sut appeler à lui tant de dévouements et qui sut en faire naître; et, en tête de la glorieuse phalange des voyageurs qui auront planté au cœur de l'Afrique l'étendard de la civilisation, ils inscriront le nom de Celui qui les a guidés, encouragés, de Celui dont la persévérance ne s'est jamais démentie même aux heures les plus poignantes; ils inscriront le nom de Léopold II, roi des Belges: au-dessus de sa couronne royale, la Renommée lui a désormais mis au front l'immortel diadème que l'humanité réserve aux hommes de bien.

C'était le 12 septembre 1876. Dans Bruxelles, autour du palais du Roi, règne une animation extraordinaire: par les grandes portes ouvertes à doubles battants, les voitures de la Cour amènent au pied de l'escalier d'honneur les illustrations de tous les pays. Sans doute, quelque fête se prépare? Il s'agit d'une réception de Souverains, d'un banquet, d'une noce royale peut-être?...

Non, ces hommes qui entrent là, comblés de prévenances, de respects, et



LE CONGRÈS DE GÉOGRAPHIE AU PALAIS DE BRUXELLES.

dont la modestie rehausse encore l'éclat de la réception qui leur est faite, ces hommes sont des savants, des géographes, des voyageurs qui viennent travailler avec le Roi.

Léopold II les a conviés à l'examen d'une grande œuvre humanitaire : c'est à cette fête qu'ils accourent ; et de suite ils se trouvent à l'aise dans ce palais, car ce n'est pas seulement un Roi qui les reçoit, c'est un collaborateur, un savant, un chercheur, c'est surtout, comme eux, un homme qui comprend les grandes choses, qui s'y attache et qui les aime.

« Mon vœu, leur dit-il, est de servir comme vous me l'indiquerez la grande cause pour laquelle vous avez déjà tant fait. Je me mets à votre disposition dans ce but, et je vous souhaite cordialement la bienvenue. »

Le Congrès de géographie était ouvert.

Ils étaient tous là : Cameron, qui le premier traversa l'Afrique de l'est à l'ouest ; Nachtigall, qui fouilla la Tripolitaine, le lac Tsad, le Wadaï, le Darfour et le Kordofan ; Grant, qui fit avec Speke la première exploration aux Grands Lacs ; Rohlf, qui sillonna le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, et qui, d'un bond, coupa le centre africain de Tripoli à Lagos ; Schweinfurth, que les nègres appellent *le mangeur de feuilles* à cause de sa passion pour la botanique, et qui voyagea en Nubie, puis dans le bassin du haut Nil jusqu'au royaume des Momboutous ; de Compiègne, qui remonta l'Ougowé ; Henri Duveyrier, le savant, qui étudia sur le vif les Touaregs.

S'il en manque, c'est que les Baker, les Stanley, les Gordon et d'autres sont en ce moment au champ d'honneur, en Afrique ; mais on peut dire que leur âme tout entière est présente, car c'est de toutes ces illustrations, fécondées par le souffle généreux du Roi, qu'est née ce jour-là la grande œuvre, l'Association internationale africaine.

Et parmi ses glorieux parrains, citons encore : sir Bartle Frere, l'amiral baron de la Roncière le Noury, de Quatrefages, sir Harry Verney, sir Rotherford Alcock, l'amiral sir Léopold Heath, sir Fowell Buxton, Émile de Laveleye, sir Henri Rawlinson, Semenow, baron Hoffman, Émile Banning.

Tous, ils ont beaucoup promis pour elle ; disons tout de suite qu'elle a tenu davantage.

C'est au baron Greindl, aujourd'hui ministre belge à Lisbonne, que revient l'honneur d'avoir été le premier secrétaire général de l'œuvre ; il en posa les bases administratives et en dirigea le fonctionnement avec un tact parfait.

Diplomate éclairé, homme du monde, affable, énergique, très intelligent, il joignait à ces qualités une rare modestie qui le poussait à s'effacer devant

les explorateurs pour leur laisser tout entière la gloire de leurs travaux ; s'inspirant de leurs découvertes, sachant écouter leurs conseils, à tous il rendit justice et honneur sans parti pris, avec la plus complète équité.

Aussi fut-il universellement aimé ; et sa place restera marquée à côté des fondateurs et des bienfaiteurs de l'Association internationale africaine.

Le but du Congrès était d'ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'eût point encore pénétré, de percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières : croisade bien digne de notre siècle de lumière et de progrès.

Son programme consistait à établir en Afrique des stations hospitalières, des postes scientifiques.

Son champ d'action suivait approximativement l'itinéraire de Cameron : il allait de Zanzibar à l'océan Atlantique, en passant par le lac Tanganika.

Or, quel était à cette époque, sur le théâtre futur de ces explorations, l'état des découvertes et des travaux européens en Afrique ?

Cameron, à qui revient l'honneur d'avoir le premier traversé le noir continent de l'est à l'ouest, Cameron était revenu depuis six mois de ce long et périlleux voyage qui lui avait coûté trois ans et quatre mois de fatigues et de dangers.

Parti de Zanzibar avec Dillon et Murphy, il conserva ses compagnons jusqu'à l'Ounyanyembé seulement ; là, à Kasékérah, Dillon se brûla la cervelle dans un accès de fièvre chaude ; Murphy, malade, retourna en Europe.

C'est à ce moment-là que Cameron rencontra à Kouihara la petite troupe des fidèles serviteurs de Livingstone, Chouma en tête, qui transportaient à la côte le corps du célèbre voyageur. Ils l'avaient embaumé, et afin de le soustraire aux regards des indigènes qui auraient pu s'opposer au transport de leur précieux fardeau, ils l'avaient renfermé dans un tronc d'arbre creux. C'est ainsi que les restes de l'illustre explorateur revinrent en Europe, où l'Angleterre les inhuma à côté du tombeau de ses Rois.

Livingstone mort, le but principal du voyage de Cameron envoyé à sa recherche n'existait plus ; mais l'intrépide lieutenant ne fut pas de cet avis, et, au lieu de revenir sur ses pas, il poussa de l'avant avec l'intention bien arrêtée de traverser l'Afrique de part en part.

Il y parvint. Toutefois cette exploration ne répondit pas entièrement à son attente : des circonstances malheureuses l'empêchèrent de suivre exactement la route qu'il s'était tracée. Au lieu de s'avancervers le nord, en quittant Nyangwé, il obliqua au sud-ouest ; sans quoi il eût, avant Stanley, découvert le merveilleux fleuve Congo, dont il ne visita que le bassin méridional. Il voyagea de conserve avec une caravane portugaise, et

déboucha à Benguêla, après avoir enduré des fatigues inouïes et affronté les plus grands périls.

On doit à Cameron la découverte de l'issue occidentale du Tanganika, le Loukougua qui va vers Nyangwé; il dressa exactement le contour du Grand Lac, et traversa le Zambéze. Son voyage restera, à tous égards, un des plus importants et des plus célèbres.

Cependant, à l'heure où Cameron revenait en Europe, un autre météore, parti également de Zanzibar, s'en allait, flamboyant, à travers l'Afrique. C'était Stanley, Stanley qui se souvenait de certains indices recueillis lors de son premier voyage à la recherche de Livingstone, Stanley qui pressentait cette route splendide, le Congo, dont la découverte allait mettre le comble à sa gloire.

Il part, traverse l'Oussagara, l'Ougogo, l'Ounyanyembé, arrive à Oudjidji où il fait le périple du lac Tanganika, et pousse sur Nyangwé. Puis à travers les difficultés les plus grandes, surmontant des obstacles sans nombre, méprisant le danger et la mort, il entreprend cette chose incomparable : la descente du Congo.

Lorsque l'on pense qu'à certains moments, pour contourner les cascades, il a dû transporter ses bateaux à travers les forêts et par monts et par vaux; lorsque l'on se rend compte de la difficulté d'un pareil travail accompli le plus souvent sous une grêle de flèches, entravé par le mauvais vouloir et l'hostilité des indigènes, on est forcé de s'incliner devant cette œuvre surhumaine.

Tel était le bilan des explorations les plus récentes à l'heure où l'Association internationale africaine lançait ses premiers voyageurs sur la route de Zanzibar au lac Tanganika.

Le capitaine Crespel, le lieutenant Cambier et le docteur Maes prirent la tête de la phalange d'explorateurs belges qui, plus tard, compta tant de dévouements. Ils sollicitèrent cette mission comme une haute faveur, et y consacrèrent leurs jours avec cette noble abnégation qui préside toujours à l'accomplissement des grandes actions; ayant conscience des difficultés, des dangers dont ils étaient menacés, ils n'en étaient que plus ardents à voler les premiers au-devant de ces périls et de ces difficultés.

Dans cette première expédition comme dans celles qui suivirent, l'armée belge a toujours tenu à honneur d'être dignement et largement représentée; disons tout de suite qu'elle fut la pépinière d'où sortirent nos plus grands explorateurs et nos plus généreux martyrs.

Gloire à elle !

L'histoire enregistrera comme une page des plus élogieuses pour la carrière des armes cette évolution qui fait de nos officiers non seulement des hommes érudits, des savants, mais des voyageurs éminents, des chercheurs, et surtout des pionniers de la grande œuvre africaine.

Comme pour réparer ce qu'à d'autres âges la force a pu commettre d'injuste et de cruel, l'armée belge est entrée vaillamment dans la lice africaine pour conquérir à la civilisation, à la lumière, à l'humanité un



LE CAPITAINE CRESPEL.

monde nouveau qu'enserrent d'épaisses ténèbres. Nobles combats, où le soldat ne doit la victoire qu'à la persuasion, à l'exemple, à la grandeur de ses idées; et où, dans sa défaite, le vaincu ne trouve que le relèvement, le salut, le bien-être et la régénération de sa race!

Oui, c'est à l'armée belge, à cette sérieuse école où l'officier puise l'instruction solide et les saines idées, c'est à elle qu'il appartenait de fournir le puissant contingent d'hommes de cœur dont on avait besoin. Peu sages sont ceux qui prétendent qu'un pays neutre devrait se passer de

soldats ; l'armée est indispensable, ne fût-ce que pour rester le conservatoire des grandes aspirations, des dévouements désintéressés.

Quand notre siècle, miné par la rapidité, par la soif du gain, par la spéculation, le lucre et l'intérêt, aura vu les esprits se déprimer, et se gangrener les consciences ; quand autour de nous l'adresse, la vénalité, la perfidie, se dresseront insolemment en puissances triomphantes ; quand on cherchera en vain les dix justes de l'Écriture pour sauver une époque où



LE DOCTEUR MAES.

l'on n'aura plus le temps de s'instruire ni la possibilité de rester honnête, alors, comme dans une citadelle inaccessible aux bassesses, aux transactions, aux compromis, on retrouvera parmi les officiers de l'armée le trésor soigneusement gardé et intact de l'honneur national ; étrangers à toute préoccupation vénale, ils traverseront, sans y souiller leurs épaulettes, les époques les plus byzantines ; ils resteront un heureux anachronisme au milieu des passions dissolvantes ; et, fidèles, ils transmettront à des âges meilleurs la tradition du désintéressement absolu, des

fortes études, des dévouements virils dont ils nous donnent aujourd'hui un témoignage si éclatant en fournissant à nos phalanges africaines ses explorateurs les plus illustres.

Qui de nous n'a été remué au fond de l'âme par les discours enthousiastes dont les officiers de l'École de guerre notamment saluèrent le départ de leurs collègues Crespel et Cambier? Quelle vitalité, quelle noblesse dans les aspirations, quelle sincérité dans les éloges et dans les souhaits de réussite! Nos braves voyageurs en reparlèrent bien souvent, et ce souvenir resta pour eux comme un lien fraternel, comme un pli du drapeau, comme l'âme entière de la patrie.

A leur expédition fut adjoint M. Marno, major de l'armée autrichienne, déjà célèbre par ses voyages au Nil et par ses découvertes dans le haut Sennaar.

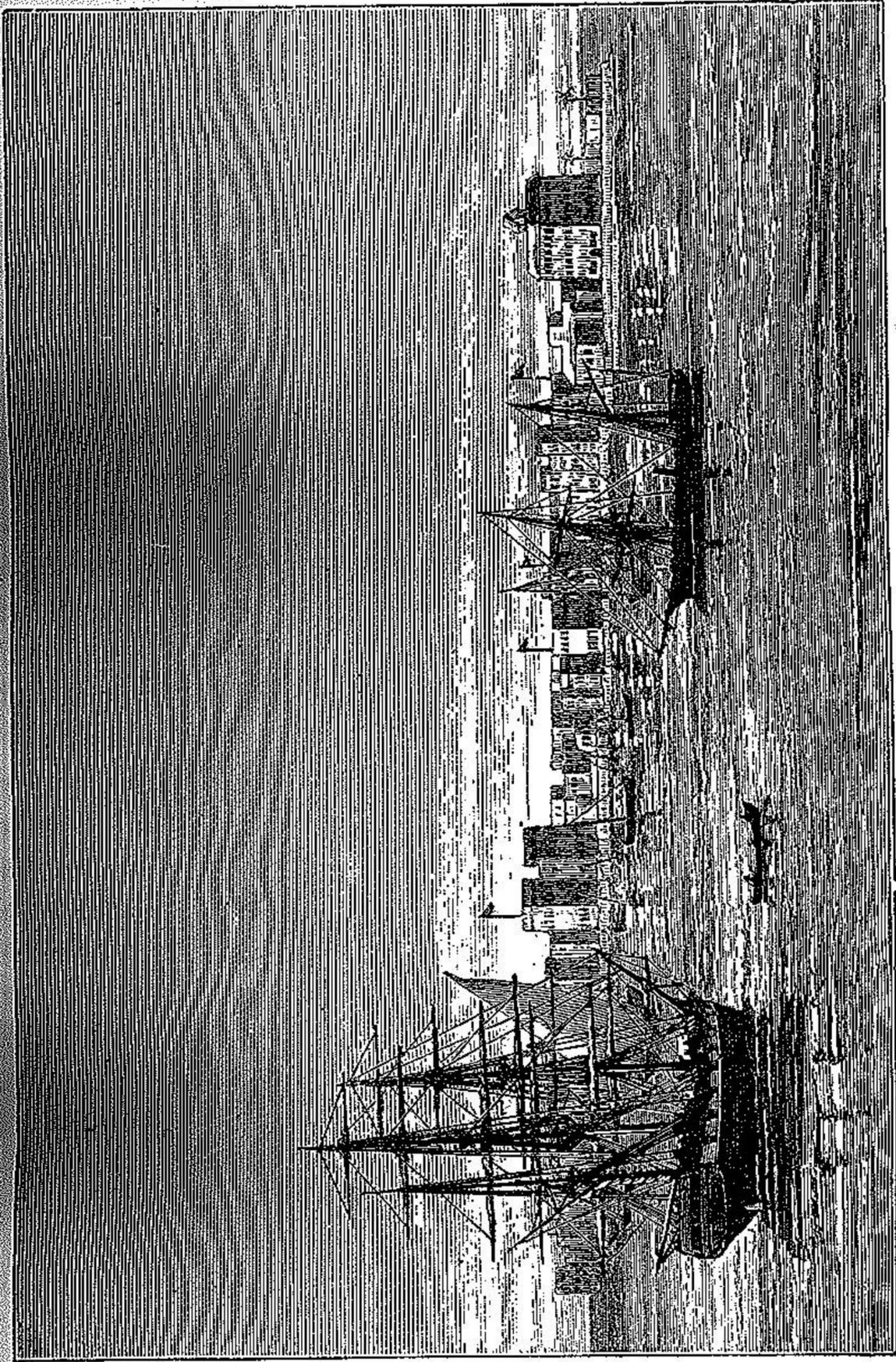
Les explorateurs se dirigèrent sur Zanzibar qui est le point désigné pour l'organisation des caravanes pénétrant en Afrique par la côte orientale. C'est là qu'ils firent le rude apprentissage des choses africaines.

Dès les premiers pas, on s'y heurte à l'indolence, à la paresse, voire à la fourberie des gens de la côte, des Vouangouanas. Devant soi, se dresse un travail énorme, une tâche importante dont dépendent et l'avenir et le succès de l'entreprise : c'est l'engagement des porteurs, des soldats ; le choix des marchandises, étoffes, perles, fusils, poudre ; les renseignements à prendre sur les routes ; les idiomes nègres à étudier : en un mot, une foule de préparatifs que l'on doit faire seul, dans un pays où tout est inconnu, même le langage de ceux qui vous servent.

Depuis, l'on a rencontré le concours bienveillant de M. Greffulhe, et plus tard du consul belge ; aujourd'hui, M. Cambier lui-même, agent de l'Association à Zanzibar, épargne aux nouveaux arrivants ce dur labeur du début. Mais, à cette époque, rien de cela n'était encore organisé : le voyageur devait se débrouiller lui-même, n'ayant pour le seconder que les nègres et les Arabes, les uns trop souvent cupides, les autres toujours indolents et apathiques.

A ce métier, l'on est bien vite irrité : on crie, on peste, on croit stimuler ses hommes en mettant soi-même la main à la besogne ; vains espoirs ! Le travail suit son cours, doucement, avec les lenteurs et les retards d'usage, réglé comme une routine bureaucratique.

Combien de voyageurs souffrirent cruellement de cet état de choses ! Sous un climat brûlant, souvent aux prises avec les fièvres, agité, nerveux, agacé, plus d'un y laissa sa santé, et plus d'un aussi y perdit la vie.



VUE DE ZANZIBAR.

Ce fut, hélas! le cas pour Crespel et pour Maes, qui succombèrent avant d'avoir posé le pied sur le noir continent : tous deux trouvèrent leur tombeau dans l'île verdoyante de Zanzibar, où Maes fut frappé d'une insolation, et Crespel emporté par les fièvres, à dix jours d'intervalle.

Le capitaine Louis Crespel est né à Tournay le 4 décembre 1838; il fit ses études à l'Athénée de cette ville, puis fut admis à l'École militaire d'où il sortit le 4 février 1859 avec le grade de sous-lieutenant.

Arnold Maes est né à Hasselt le 24 mars 1854; il comptait parmi les meilleurs élèves de l'Université de Louvain, fut reçu docteur en sciences naturelles, et nommé membre de la Société royale de botanique de Belgique.

Tous deux faisaient partie de la Société belge de géographie.

Au banquet d'adieu qui fut offert aux explorateurs quelques jours avant leur départ, Crespel prononçait ces mâles paroles :

« Bien certainement, l'un des résultats du voyage que nous allons
« entreprendre sera de contribuer au progrès de la géographie, et, sous
« ce rapport déjà, il nous intéresse tous. Mais ce n'est pas là notre seul
« but. Notre mission est toute de civilisation, et l'on peut dire qu'elle
« intéresse l'humanité entière... Nous connaissons les difficultés et les
« dangers de notre tâche; si la volonté suffit, nous sommes assurés du
« succès. La force peut nous trahir; si nous succombons, d'autres conti-
« nueront l'œuvre entreprise. Mais nous ne succomberons qu'en fai-
« sant notre devoir, et notre chère patrie n'aura pas à rougir de ses
« enfants. »

Cet appel a été compris.

Aux héros tombés ont succédé d'autres soldats. La cause était noble et belle, capable d'inspirer les plus grands sacrifices, et le sang généreux des martyrs a fécondé le sol de la patrie : il y a fait germer de nouveaux dévouements.

Honneur à la mémoire de Crespel et de Maes! honneur à ces deux noms belges qui resteront gravés en tête de la liste glorieuse de nos explorateurs africains!

A la nouvelle de ce malheur, Cambier, qui se trouvait avec Marno en exploration préparatoire sur la route de Mpwapwa, regagna immédiatement Zanzibar.

C'est en février 1878 que sonna cette heure douloureuse. L'émotion fut profonde dans notre pays: c'était un coup terrible, presque un désastre. Autant avait été grand l'enthousiasme, autant fut profonde la stupeur. Pour sauver pareille situation il fallait un homme d'une rare énergie :

on trouva un héros. Cambier devint le chef de la première expédition : à son nom sont étroitement liées les plus grandes phases de l'œuvre africaine de Zanzibar à Karéma.

Il était alors lieutenant d'infanterie, adjoint à l'état-major. Né à Athènes en 1844, d'un caractère persévérant et énergique, officier distingué, travailleur opiniâtre, il possédait la simplicité et le calme qui caractérisent les hommes d'élite. La mort de Crespel et de Maes l'affligea profondément.



LE CAPITAINE CAMBIER.

ment; mais sa vaillance resta debout ; d'une main ferme, il saisit résolument le commandement de cette expédition si tristement commencée, si compromise déjà.

Et cependant, quel travail lui était réservé!

Car, s'il est dur en tout temps d'organiser et de conduire une expédition en Afrique, bien autrement pénible est la tâche qui consiste à reprendre les rênes d'une entreprise marquée dès son début du sceau fatal de l'insuccès. Ce qu'il lui fallut de patience, d'énergie, de rude labeur dans cette

œuvre ingrate, ceux-là seuls le comprendront qui ont passé par semblables épreuves. Sa persévérance lui garantissait le succès.

Il triompha.

Pendant qu'il organisait sa caravane à Bagamoyo, deux compagnons lui furent adjoints pour combler le vide laissé par la mort de Crespel et de Maes et par la retraite de M. Marno qui retournait en Europe. Le choix de l'Association tomba sur le lieutenant Wautier et le docteur Dutrieux. Ainsi composée, l'expédition, forte de quatre cent sept hommes, se mit en marche le 28 juin 1878.

C'était une superbe caravane, bien outillée, amplement pourvue de tout, qui s'en allait transporter là-bas, à la région des Grands Lacs les premiers éléments de ce qui devait être un jour Karéma.

Elle suivit la route qui va de Bagamoyo à Mpwapwa, en passant par la Makata. Sur la rive gauche de la rivière de ce nom s'élève la florissante ville de Simbamouenni, gouvernée par la puissante sultane Kisabengo. Cette cité, véritable forteresse rectangulaire, est entourée de hautes murailles en pierre, défendues aux quatre angles par des tours fort bien construites. L'enceinte, à double rang de meurtrières, renferme un espace de huit cents mètres carrés, au centre duquel se dresse le palais de la sultane.

Ces constructions rappellent en tous points celles que l'on voit à Zanzibar; et il est évident que le père de la souveraine actuelle, après avoir fait la conquête de ce pays, eut recours à des artisans de la côte pour bâtir et orner sa capitale qu'il décora du nom pompeux de Simbamouenni, qui signifie *Cité du lion*.

Ce conquérant, Kisabengo, était sans nul doute quelque Portugais noir, célèbre chasseur d'hommes, du reste, dont le nom portait la terreur au loin. Il enleva aux Vouakamis un immense terrain dans la belle vallée qui court de l'Oukouéré à l'Oussagara, et y fonda une puissance qu'il légua à sa fille, la sultane actuelle. Celle-ci se distingue absolument des négresses de la contrée : douée d'une physionomie étrange, d'un caractère fier, hautain, cupide et cruel, elle a cependant des goûts de luxe qu'accroît encore la facilité qu'elle trouve à les satisfaire grâce au voisinage de Zanzibar. Aussi Simbamouenni est-elle fournie d'une foule d'objets européens et indiens : on y voit des portes, des fenêtres, des chaises, des tables, des meubles et ustensiles de toutes sortes; la sultane même élève des chiens et des perroquets venus de la côte, et qu'elle affectionne beaucoup; elle possède d'ailleurs de grandes richesses qu'elle sait habilement exploiter.

C'est, en somme, une étrange figure, une sorte d'anachronisme au milieu de ce pays barbare; seulement, au lieu de mener son peuple sur le sentier de la civilisation, la sultane Kisabengo semble plutôt portée à lui emprunter sa sauvagerie; elle ne le fait pas monter vers elle, elle descend jusqu'à lui et perd insensiblement à ce contact le dernier vestige d'une origine plus haute.



PORTEUR MNYAMOUËSI.

Cependant la première expédition belge a continué sa marche; mais dès ses premiers pas elle se heurte, hélas! aux difficultés toujours nouvelles, sans cesse renaissantes, engendrées par le mauvais vouloir, la perfidie, l'indiscipline et la défection des noirs qui composent la caravane.

Qui ne se souvient de la fameuse journée de Mvoméro où trois cent vingt-cinq porteurs désertèrent en un seul jour? La presse étrangère appela cette journée « *le désastre belge* »; les conjectures, les racontars allèrent leur train; même en Belgique, sans égard pour l'infortune et le courage de nos voyageurs, chacun émettait son opinion souvent absurde, toujours sévère; chacun formulait son avis, énonçait sa théorie, jugeait et condamnait, alors que là-bas, aux prises avec ces inextricables difficultés, Cambier, aidé de ses compagnons, réorganisait l'expédition, poursuivait les fuyards, enrôlait de nouveaux hommes et donnait à tous le spectacle admirable d'un courage que rien n'abat.

Cette fois encore il triompha.

La caravane fut bientôt reconstituée. Alors Cambier prit les devants avec quatre-vingts hommes seulement, et marcha résolument vers le pays de Mirambo, tandis que derrière lui venait le gros des bagages sous la conduite de Wautier et Dutrieux.

Aux ennuis et aux déboires de la traversée de l'Ougogo vint s'ajouter pour Cambier une cruelle épreuve: il fut affligé d'une entorse, au point de ne pouvoir marcher. C'est à dos d'âne qu'il fit ces étapes pénibles durant lesquelles il ne quittait sa monture que pour s'étendre sur une couchette de campagne; il ne parvenait même pas à goûter un peu de repos sous sa tente, où la température dépassait souvent 38 degrés centigrades et où les sauvages s'introduisaient sans aucune gêne, tantôt mendiant un lambeau d'étoffe, tantôt par pure curiosité, pour voir l'homme blanc.

Ce fut un douloureux calvaire, car, à cette époque de l'année, sauf quel-



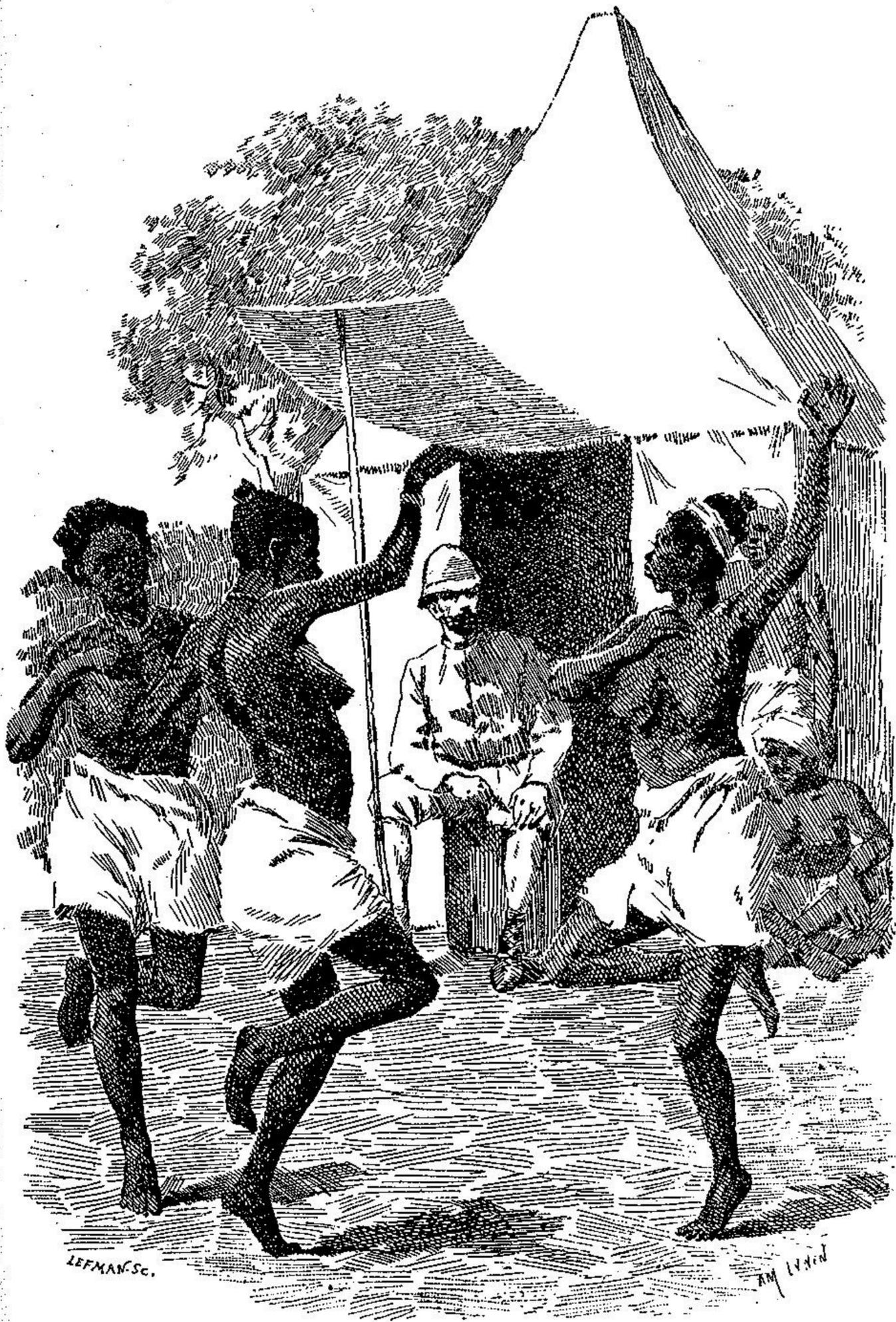
P. Maes Editeur Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

LA SULTANE

de Simbamouenni.





NÉGRESSES DANSANT DEVANT LA TENTE DE CAMBIER.

ques maigres baobabs privés de feuillage, le sol de l'Ougogo ne présente que des arbustes épineux ; point d'ombre, nulle verdure pour reposer la vue : les troupeaux affamés des Vouagogos en sont réduits à brouter les racines desséchées des champs de millet.

Du 6 au 8 septembre, Cambier traversa les steppes arides du Mgounda-Mkali, marchant du matin au soir, souvent même une partie de la nuit, afin d'atteindre l'endroit désiré où l'on trouvera un peu d'eau.

Rien de monotone et de triste comme cette contrée, théâtre de la guerre de cinq ans (1871-1875) que Mirambo entreprit contre les Arabes et qui a laissé d'ineffaçables traces. On n'y rencontre plus aucun vestige d'habitation ou de culture ; l'arbre n'y a point d'ombrage, l'herbe est brûlée, la végétation comme morte ; le roc, qui parfois se montre à nu, n'est recouvert que d'une faible couche végétale ; rarement on voit un arbre dont le diamètre dépasse trente centimètres : arrivé à cette dimension, il meurt et tombe.

C'est l'image de la désolation.

Hittoura marque la fin de cette traversée ; quatre étapes encore, et le voyageur arrive à Ouyoui, première ville de l'empire de Mirambo.

A peine Cambier y est-il arrivé que de toutes parts s'organisent de bruyantes manifestations pour saluer le passage de l'étranger : ce ne sont que cris, danses échevelées, visites continuelles des femmes de l'endroit, à qui il s'agit de distribuer force présents, car c'est toujours par un échange de cadeaux que se traduisent les politesses et les salamalecs des nègres.

Un repos de quelques jours étant nécessaire, Cambier en profita pour enrôler quelques hommes en remplacement de ceux qui venaient de désertter. En effet, à part une querelle qui s'était élevée dans l'Ougogo entre Zanzibarites et porteurs, et que Cambier avait réussi à apaiser quand les arcs étaient déjà tendus et les canons de fusil abaissés, peu de difficultés avaient surgi pendant la route ; mais en approchant de leur pays, les Vounyamouésis se montrèrent de plus en plus indisciplinés, et, en arrivant à Ouyoui, quarante d'entre eux désertèrent.

Leurs remplaçants, hélas ! ne valurent guère mieux : au bout de trois jours de marche, et alors que cinq lieues séparaient encore la caravane de toute habitation, les nouveaux venus refusèrent de poursuivre l'étape si leur solde n'était pas augmentée sur l'heure. Or, le prix avait été réglé, consenti et payé d'avance à Ouyoui. C'était une abominable conduite ; mais, devant le risque de se voir abandonné au milieu du désert, il fallut bien s'exécuter.

Heureusement, le même jour, la caravane atteignait le premier gros village de l'Ounyamouési, pays de Mirambo. Cambier dépêcha immédia-

tement deux de ses hommes vers la capitale, pour prévenir le célèbre chef de l'arrivée d'un Européen dans ses États.

Le lendemain, les émissaires revinrent accompagnés de deux guerriers; ceux-ci, s'adressant à Cambier :

« Le mwami, notre maître, dirent-ils, souhaite la bienvenue à l'homme blanc. Il nous charge de te dire que, devant se mettre en campagne, il a retardé son départ pour t'attendre. Tu seras accueilli en ami dans sa capitale, où tu trouveras une case préparée pour te recevoir. »

La caravane suivit les envoyés, et le lendemain, 30 septembre, drapeau déployé et le clairon sonnait la marche, elle entra brillamment dans Thierra-Magazy, capitale de cet empire si tristement renommé.

Le sultan se porta au-devant de Cambier, à une centaine de pas de son tenté :

« Jambo, mousougou. (Salut, homme blanc!)

— Jambo, mwami. (Salut, sultan!)

Ils échangèrent une poignée de main, et le chef nègre conduisit son hôte jusqu'à la hutte qui lui était réservée.

Ils s'entretinrent quelques instants, puis Mirambo se retira. Auparavant, ayant appris que l'homme blanc n'était pas amateur de bruit, il avait prohibé les coups de fusil, les danses, les chants d'usage, ce dont Cambier lui fut extrêmement reconnaissant.

